

antique, que chanta sur les rives de l'Euphrate, un des plus vieux poètes du monde, précurseur d'Homère et des aèdes grecs, est maintenant connu dans son ensemble; par l'analyse que nous en faisons et par plusieurs autres traits, empruntés aux documents cunéiformes, nous montrons de plus en plus comment les premiers chapitres de la Genèse se rattachent aux traditions du berceau d'Abraham.

Grâce aux récents travaux des assyriologues, nous pouvons aujourd'hui écrire un commentaire tout à fait nouveau du chapitre xiv de la Genèse. Les briques d'Ur, d'Erech et d'autres villes de la Chaldée nous racontent ce qu'étaient ces rois qui firent la campagne contre Sodome et ces personnages, dont on n'avait guère su jusqu'à présent que le nom, entrent maintenant dans le plein jour de l'histoire.

La période des Rois de Juda et d'Israël est aussi éclaircie sur plusieurs points de détail par de récentes découvertes.

De nouveaux voyages d'études en Terre Sainte, en Égypte, en Asie Mineure, ont permis à l'auteur d'étudier encore plusieurs fois sur place les mœurs locales et un certain nombre de questions intéressantes; il s'efforce aussi de tirer profit de ses observations personnelles dans la présente édition. Plaise à Notre-Seigneur et à sa Très Sainte Mère de la bénir!

Paris, Séminaire Saint-Sulpice, 1^{er} janvier 1896.

ESQUISSE DE L'HISTOIRE

DU

RATIONALISME BIBLIQUE

EN ALLEMAGNE.

La Bible a été, pendant de longs siècles, en possession du respect universel. Depuis que Dieu l'avait donnée aux hommes, juifs et chrétiens l'avaient unanimement regardée comme leur plus précieux trésor. Le protestantisme vint, et, en haine de la papauté, il poussa jusqu'à l'exagération le culte de la Sainte Écriture. Cette exagération, signalée en vain par les théologiens catholiques, finit par provoquer au sein du luthéranisme la réaction violente dont nous sommes les témoins attristés.

La guerre actuelle contre les Livres Saints a commencé en Angleterre; c'est de là qu'elle fut transportée en France par Voltaire. Mais cette guerre, en deçà et au delà de la Manche, ne fut qu'un jeu, comparée à celle qui éclata bientôt sur les bords du Rhin. Les déistes anglais et les philosophes français firent, il est vrai, un grand mal à la religion; ils ne fondèrent pas cependant une école durable. Il n'en fut pas de même en Allemagne. C'est là qu'est né le vrai

rationalisme biblique, c'est de ce pays qu'il a étendu peu à peu ses ravages sur l'Europe entière : aujourd'hui tous les ennemis de la Bible, en France, en Angleterre, en Italie, empruntent également à l'exégèse germanique les armes dont ils font usage contre le livre inspiré. Pour connaître l'histoire du rationalisme biblique, nous devons donc en rechercher en Allemagne l'origine, le développement et les progrès.

I.

ORIGINES DU RATIONALISME BIBLIQUE.

Le rationalisme biblique est le fils de Luther¹ ; mais de Luther aux incroyants de nos jours, la route parcourue est immense. Le moine de Wittenberg rompt avec le catholicisme ; les libres-penseurs actuels rejettent toute religion. Le père de la Réforme croit à l'inspiration de la Bible, aux prophéties, aux miracles, à la grâce, à la justification, à la divinité de Jésus-Christ, au ciel et à l'enfer ; les théologiens rationalistes, qui commentent aujourd'hui l'Ancien et le Nouveau Testament dans les chaires des universités allemandes, se moquent froidement de toutes ces choses, comme l'enfant devenu homme des contes de nourrice dont on a bercé ses jeunes ans. Le principe du libre examen, poussé à ses dernières limites, mène à ces négations fatales.

Il lui a fallu néanmoins de longues années pour atteindre cette dernière étape, parce que l'esprit humain ne se lance pas d'un seul bond dans les extrêmes ; ce n'est que pas à pas qu'il dévie du droit chemin : mais, un peu plus tôt, un

¹ Strauss, le plus grand ennemi de la Bible à notre époque, se considère lui-même comme le continuateur de l'œuvre de Luther, *Nouvelle Vie de Jésus*, trad. Neftzer et Dollfus, 2 in-8°, Paris, 1864, t. 1, p. xiv-xv. Dans la conclusion de son *Voltaire, sechs Vorträge*, in-8°, Leipzig, 1870, p. 344, il assure que le protestantisme allemand seul pouvait produire le rationalisme biblique : « Deutsche, Protestanten, haben der Menschheit gegeben, was von den Franzosen, auf dem Boden des Katholicismus, erwachsen, nicht verlangt werden durfte. »

peu plus tard, quand il marche dans la voie de l'erreur, une inexorable logique le précipite au fond de l'abîme.

Le dogme fondamental du luthéranisme et du calvinisme, c'est l'autorité exclusive de la Bible, interprétée par chacun selon les lumières intérieures que lui communique l'Esprit-Saint. Tous les anciens réformés étaient unanimes à reconnaître dans l'Écriture un livre divin, venu du ciel pour révéler aux hommes leurs devoirs envers leur Créateur et envers leurs semblables, règle infaillible de la foi et des mœurs. La Bible était tout pour le vrai protestant. Il la considérait comme le boulevard de la liberté de penser. Entre lui et Dieu, il n'y avait qu'elle¹. Aucune autorité, ni dans le présent ni dans le passé, n'a le droit d'expliquer la parole de Dieu en dehors de la conscience propre. La tradition est sans valeur pour interpréter le livre sacré, il se suffit à lui-même, personne ne doit en limiter ni en fixer le sens, il est à lui seul la tradition, l'autorité, le prêtre, le docteur.

Voilà l'essence de la Réforme, le lien commun qui, dès l'origine, a uni Luther (1483-1546), Calvin (1509-1564) et les autres premiers sectaires. Dès le commencement de la révolte contre l'Église, les états luthériens exposèrent très clairement ces idées, dans la *protestation* célèbre contre la seconde diète de Spire (1529), protestation qui leur valut le nom de protestants². Ils y énonçaient les principes suivants : la Bible ne doit pas s'interpréter par la tradition, mais par elle-même ; l'autorité de la Bible est supérieure à celle des conciles et de l'Église.

¹ Luther appelait la Bible les langes et le berceau dans lesquels le Christ repose : « In diesen Buch findest du die Windeln und Krippen, darinnen Christus lieget. » *Von dem Wort Gottes oder der heiligen Schrift*, n° 78, *Werke*, édit. Walch, 24 in-4°, Halle, 1737-1753, t. xxii, col. 87.

² J. Sleidan, *De statu religionis et reipublicæ, Carolo quinto Cesare, commentariorum libri xxvi*, l. vi, in-f°, Strasbourg, 1559, p. 68 a.

Ces principes ont maintenu longtemps une unité factice dans le protestantisme, malgré l'action dissolvante du libre examen. Celui-ci engendra bientôt, il est vrai, cette multitude de sectes que Bossuet nous a fait connaître dans son *Histoire des variations*. Mais, en dépit de ces discordes et de ces divisions intestines, l'autorité exclusive de la Bible, au lieu de diminuer, ne fit que croître et grandir, par la nécessité d'avoir un point de ralliement contre l'ennemi commun, le catholicisme. On fut amené ainsi à exagérer et à outrer la doctrine de l'inspiration. Non content de professer l'inspiration verbale, d'après laquelle chacun des mots des Livres Saints est révélé, on nia, comme le font aujourd'hui encore quelques protestants rigides, la possibilité d'une seule altération accidentelle, d'un seul changement de chiffres, d'une seule erreur de copiste, dans le texte sacré original. C'est ce que les protestants libéraux d'aujourd'hui appellent la *bibliolâtrie*. « C'avait été, dit l'un d'eux, un mouvement instinctif de la croisade inaugurée contre la tradition, représentée par la cour de Rome, de s'appuyer sur la Bible... La Bible remplaça l'Église... La Bible fut investie d'attributs que, certes, il n'était pas aisé de justifier. On enseigna qu'elle était parfaite, sans obscurité, intelligible à tous, et qu'elle contenait tout ce qui est nécessaire au salut. Luther déclara que « l'Écriture ne peut pas se tromper et que c'est une impiété et un blasphème de soutenir que les Écritures sont obscures. » La Bible fut bientôt une sorte de pape de papier et, comme le souverain Pontife, le représentant de Dieu et du Christ. Le rigide orthodoxe Calow soutenait que les écrivains sacrés n'avaient apporté aux révélations divines que leur bouche et leur main... Au commencement du xviii^e siècle, Georges Nitsche, superintendant de Gotha, composait un ouvrage sous ce titre : *L'Écriture Sainte est-elle Dieu lui-même ou une créature?* Et quand on sait à quelle bibliolâtrie le protestant a pu descendre, on ne s'étonne pas qu'un pauvre sauvage,

voyant passer un missionnaire [protestant] la Bible sous le bras, se soit écrié : « Voilà le Dieu de cet homme et quel » Dieu ! Il le porte dans sa poche, tandis que nous avons » les nôtres à la marae¹. »

L'importance trop exclusive attribuée à la Bible par Luther devait, comme tout ce qui est exagéré, amener une réaction, et l'on voit par les paroles de M. Fontanès jusqu'où elle s'est portée. Cependant le dogme fondamental de la secte sur les Écritures demeura intact jusque vers le milieu du xviii^e siècle. Les guerres qu'elle soutint si longtemps contre le catholicisme l'empêchèrent de se replier sur elle-même et retardèrent ainsi l'éclosion des germes de mort qu'elle portait dans son sein. Mais quand elle eut enfin conquis l'existence indépendante qu'elle réclamait, quand la monarchie prussienne, son principal soutien, eut assis sa puissance et assuré par ses victoires l'avenir de la liberté de penser, la Réforme, désormais affranchie des soucis extérieurs, livrée à elle-même, fut bientôt en proie à un travail de décomposition dont les résultats furent funestes aux Livres Saints.

Tout repose sur la Bible, avait-on dit jusque-là. Un jour vint où l'on se demanda : mais la Bible elle-même, sur quoi repose-t-elle ? d'où vient-elle ? qu'est-elle ? Les pères du protestantisme avaient bien affirmé, sans doute, qu'elle reposait sur l'infailibilité divine, qu'elle venait de Dieu et qu'elle est la parole même de Dieu, mais comment les pères du protestantisme savaient-ils tout cela ? A quels signes avaient-ils reconnu la parole révélée ? A quelles marques pourrai-je la reconnaître moi-même ? Je conçois que le catholicisme fasse un acte de foi à l'inspiration des Écritures, parce qu'il accepte l'autorité de l'Église, qu'il la regarde comme infail-

¹ Marae, temple des divinités polynésiennes. — E. Fontanès, *Le Christianisme moderne*, in-12, Paris, 1867, p. 93-95.

libre, et que cette Église lui enseigne l'inspiration des Écritures, mais le partisan du libre examen ne peut rien croire sur le témoignage d'autrui. Luther avait fait chanter dans son fameux choral à toute l'Allemagne protestante :

Das Wort sie sollen lassen stan.

« Il faut qu'on nous laisse toujours la Parole. »

A la bonne heure. Néanmoins, je ne puis croire à la révélation sur la simple affirmation de Luther.

Luther et Calvin représentent l'inspiration des Écritures comme une chose *évidente*. La certitude qu'en a le chrétien, d'après Luther, est de même nature que celle des axiomes. Il sait que la Bible est inspirée, comme il sait que trois et sept font dix, sans qu'il lui soit possible de prouver la vérité de ses affirmations, pas plus qu'il ne lui est possible de la nier¹.

Calvin s'exprime d'une façon analogue : « Quant à ce que ces canailles demandent, dont et comment nous serons persuadés que l'Écriture est procédée de Dieu, si nous n'avons refuge au decret de l'Église : c'est autant comme si aucun senqueroit dont nous apprendrons à discerner la clarté des tenebres, le blanc du noir, le doux de l'amer, car l'Écriture a de quoy se faire cognoistre, voire d'un sentiment aussi notoire et infailible comme ont les choses blanches et noires de monstrent leur couleur, et les choses douces et amères de monstrent leur saveur². »

¹ « Unser Verstand gibt sicherlich ohne Betrug für, dass drey und sieben seynd zehen; und kann doch keine Ursach zeigen, warum das wahr sey... Ein solcher Verstand ist auch in der Kirche durch Erleuchtung des Geistes die Lehren zu urtheilen und zu bestätigen; welchen sie doch nicht kann anzeigen, wiewol sie denselben ganz sicher hat. » *Streitigkeit mit dem König Heinrich dem VIII*, n° 166, *Werke*, édit. Walch, t. XIX, 1746, col. 128-129.

² Jean Calvin, *Institution de la religion chrestienne*, liv. I, ch. VII, n° 2, in-8°, Lyon, 1565, p. 33. Voir aussi chap. VIII, n° 1, p. 38-39.

Le protestant, en bonne logique, ne peut donc attribuer un caractère divin à l'Écriture qu'autant qu'il l'y découvre par un examen personnel et par ses propres lumières. S'il n'a pas l'intuition de la parole de Dieu, le livre qu'on prétend la contenir ne se distingue plus pour lui des autres livres des sages. En ne gardant que la Bible, Luther et Calvin se comportèrent comme des imprudents qui détruiraient tous les contreforts et les appuis d'un superbe édifice, en chasseraient tous les gardiens et en ouvriraient indifféremment l'accès à tout venant. L'édifice, isolé, dégradé, sans soutien, finit par s'ébranler et tomber en ruines. Strauss, le principal ouvrier de cette œuvre de destruction, qui forme la seconde période du protestantisme, a très bien montré dans son Introduction à la *Vie de Jésus*, comment la négation de l'autorité de la Bible était la conséquence obligée de la négation de l'autorité de l'Église, l'achèvement de l'œuvre de démolition commencée par les réformateurs. « La Réforme, dit-il, porta le premier coup à la prospérité de la croyance de l'Église; elle fut le premier signe d'existence d'une culture qui, comme cela s'était vu jadis dans le paganisme et le judaïsme, avait désormais pris, au sein même du christianisme, assez de force et de consistance pour réagir contre le sol qui l'avait portée, c'est-à-dire contre la religion reçue. Cette réaction, tournée d'abord seulement contre l'Église dominante, forma le drame noble mais rapidement terminé de la Réforme; plus tard elle se dirigea vers les documents bibliques; et, se manifestant au début par les arides tentatives révolutionnaires du déisme, elle est arrivée jusqu'aux temps les plus modernes par des transformations variées¹. »

Déjà au xvii^e siècle, Hugo Grotius (1583-1646) avait commencé à atténuer la notion de l'inspiration, telle qu'elle

¹ Strauss, *Vie de Jésus*, traduction Littré, 1856, t. 1, p. 26.

était reçue parmi les protestants¹, et, vers le même temps; Spinoza (1632-1677) l'avait révoquée en doute dans son *Tractatus theologico-politicus*². Leur opinion cependant était restée longtemps sans écho en Allemagne: Grotius y était considéré comme un hérétique; Spinoza, juif, étranger et panthéiste, n'y était nommé qu'avec horreur. Mais il ne devait pas toujours en être ainsi. Vers le milieu du xviii^e

¹ « Si Lucas, dit-il, divino afflatu dictante sua scripsisset, inde potius sibi sumpsisset auctoritatem, ut prophetae faciunt, quam a testibus quorum fidem est secutus. Sic in iis quae Paulum agentem vidit scribendis, nullo ipsi dictante afflatu opus. Quid ergo est cur Lucae libri sint canonici? Quia pie ac fideliter scriptos, et de rebus momenti ad salutem maximi, Ecclesia primorum temporum judicavit. » Grotius, *Votum pro pace Ecclesiae*, tit. de *Canonicis Scripturis. Opera*, Amsterdam, 1679, t. iv, p. 673.

² « Dubitare possumus num apostoli tanquam prophetae ex revelatione et expresso mandato, ut Moses, Jeremias et alii, an vero ut privati vel doctores, Epistolas scripserint. » Spinoza, *Tractatus theologico-politicus*, c. xi, édit. 1674, p. 198. Voir tout ce chapitre xi. — Le *Traité théologico-politique* parut en 1670. Quinze ans auparavant, un protestant français, Isaac de la Peyrère (1594-1676), avait publié *Præadamitæ sive Exercitatio super versibus 12, 13, 14 capitis v Epistolæ Pauli ad Romanos*, et *Systema theologicum ex Præadamitarum hypothesis*, 1655. Il admet les miracles, mais il en restreint le nombre le plus possible; Adam n'est pas le père de tous les hommes, mais seulement des Juifs; d'autres hommes, des Præadamites, existaient avant lui; Moïse n'est pas l'auteur du Pentateuque, etc. Cf. *Les Livres Saints et la critique rationaliste*, 4^e édit., t. iv, p. 5-7. La Peyrère se convertit plus ou moins sincèrement au catholicisme en 1656. M. Lecky, dans son *History of the Rise and Influence of the Spirit of Rationalism in Europe*, 4^e édit., 1870, t. 1, p. 297, le regarde comme ayant été peut-être le fondateur de l'interprétation rationaliste de la Bible: « The school of Biblical interpretation of which he was perhaps the first founder... » En réalité, son influence fut à peu près nulle, mais il n'en fut pas de même de Spinoza dont les idées exercèrent plus tard une influence profonde. Voir Lecky, *ibid.*, p. 299. Spinoza a déposé dans ses écrits le germe de la plupart des erreurs modernes, y compris le mythisme de Strauss. Il dit, *Epist. xxv H. Oldenburgio*: « Christi passionem, mortem et sepulturam tecum litteraliter accipio, ejus autem resurrectionem allegorice. » *Opera*, 1677, p. 458. Cf. *Les Livres Saints et la critique rationaliste*, t. 1, p. 504-534.